



HAL
open science

Un mot qui libère [préface à *Sérendipité. Du conte au concept*, de Sylvie Catellin]

Laurent Loty

► To cite this version:

Laurent Loty. Un mot qui libère [préface à *Sérendipité. Du conte au concept*, de Sylvie Catellin]. Sylvie Catellin. *Sérendipité. Du conte au concept*, Seuil, pp.7-14, 2014, 9782021136821. hal-04035769

HAL Id: hal-04035769

<https://hal.science/hal-04035769>

Submitted on 23 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PRÉFACE

Un mot qui libère

Ce livre me paraît important pour plusieurs raisons. C'est un exemple rare d'enquête indisciplinaire et de très longue durée, qui fait le choix si éclairant de l'histoire des mots pour comprendre la formation et la circulation des idées, la genèse de nos mentalités. C'est une réflexion subtile sur le fonctionnement de l'esprit humain, sur la représentation que l'on s'en fait à différentes époques, et sur les effets en retour de ces représentations quant à nos façons de penser ou d'imaginer. C'est un engagement, éclairé et résolu, pour une certaine conception des sciences et de leur place dans la culture, en un moment où nos valeurs et nos comportements sont pris dans les turbulences de puissantes transformations géopolitiques, économiques et idéologiques.

De quoi s'agit-il ? D'un mot étrange, « sérendipité », qui se trouve à un carrefour de son histoire. Et le chemin qu'il prendra pourrait bien dépendre de ce livre, des intuitions et des découvertes de son auteure, des réflexions et des choix de celles et ceux qui le liront. Les forces en présence sont inégales, mais pour ce mot-ci rien n'est encore achevé, et la lutte sur le sens des mots est un combat dans lequel nous avons tous notre rôle à jouer.

D'un côté, la sérendipité serait le fait de découvrir par hasard ce que l'on ne cherchait pas, et ce coup de chance serait à l'origine de

bien des découvertes scientifiques. Mais ce «hasard heureux» est une éblouissante mystification, qui empêche de comprendre l'art de chercher, et de trouver. Ce savoir pratique millénaire nous a été transmis par des chasseurs et des conteurs, avant d'être repris par des romanciers et des psychanalystes, des physiciens, des biologistes ou des sociologues, des amateurs et des savants qui ont fini par faire le succès du mot en question. Or le malentendu propageant le mythe de la découverte par hasard est en train de se répandre à grande vitesse, à travers ce mot si bizarre, appelé à la rescousse pour évoquer toute découverte imprévisible, de la bonne trouvaille à la découverte scientifique, en passant par le coup de foudre. En librairie, ce sont de nombreux livres qui le diffusent. Sur Internet, ce sont des millions d'occurrences en anglais et bientôt en français. Et «sérendipité» n'y est pas un mot comme un autre, puisqu'il est celui qui désignerait la manière même de découvrir, dans nos laboratoires scientifiques, comme dans nos voyages virtuels, grâce à nos «moteurs de recherche».

De l'autre côté, la sérendipité est l'art pratiqué par les princes de Serendip. Et Sylvie Catellin nous raconte comment les fictions qui l'ont transmis en dévoilent la nature et nous aident à saisir en profondeur le processus de toute découverte. Loin de proposer un discours péremptoire sur la vérité du mot, ce livre en fait l'histoire. Or l'histoire de ces objets nomades que sont les mots est une des pratiques intellectuelles les plus puissantes qui soit. Révélatrice, et plus encore, libératrice : alors même que nous croyons penser grâce aux mots, nous sommes parfois empêchés de penser à cause d'eux. Ces objets culturels et mentaux que le grand historien Lucien Febvre a qualifiés d'«outillage mental» peuvent aussi nous aveugler. Avec «sérendipité», nous sommes face à un mot qui a d'abord été conçu pour mieux penser, mais dont les usages récents ont brouillé l'effet éclairant. Sylvie Catellin nous fait prendre conscience de notre aveuglement. Elle montre que le succès du mot est un symptôme culturel. Elle fait voir que son usage actuel mettant l'accent sur le hasard fait écran. Elle soutient que le terme, analysé et démystifié,

peut avoir la puissance d'un concept. Un étrange concept : c'est donc ce terme, inventé par un romancier anglais rétif au rationalisme des Lumières et inspiré par un conte oriental millénaire, qui est susceptible de devenir l'un des mots-clés de nos réflexions contemporaines sur la découverte scientifique. Un terme né de l'univers de la fiction, ce qui n'est pas non plus par hasard.

Un mot nomade

Pour comprendre l'invention du mot, il faut remonter à des contes ancestraux, dont les premières traces datent de deux millénaires. Contes qui ont voyagé, parfois à dos de chameau, dans des versions hébraïques, arabes, indo-persanes, avant d'arriver en Europe par Venise, au milieu du XVI^e siècle. Après son invention vers 1750, le mot reste longtemps en sommeil. L'enquête s'intéresse alors à la diffusion de l'idée : question passionnante que de savoir si une idée peut exister sans le mot, et si oui, comment. Ici, le média est un autre conte, *Zadig*, que Voltaire écrit au moment où Walpole invente le terme. Ultérieurement, le mot cesse d'être un hapax, parce qu'il est porteur d'enjeux qui finissent par le rendre indispensable. Au passage, l'enquête aura parcouru l'archéologie et la médecine, la littérature policière et la psychanalyse, avant de se déplacer vers la bibliophilie, la physiologie et la sociologie, l'épistémologie, la physique et les mathématiques, les arts et la cybernétique, et jusqu'à circuler intensément sur le média des médias, Internet. C'est cette dimension de longue durée et de sensibilité au contexte qui permet un regard si aigu sur l'ultracontemporain (l'interactivité, le numérique), sans céder aux mystifications de l'entièrement inédit ou du toujours semblable.

L'étude du motif ancestral de ces princes capables de reconstituer à partir de ses seules traces un animal qu'ils n'ont jamais vu est en elle-même fascinante. Elle dévoile le subtil alliage d'universel et de singulier qui se constitue lors de la transmission et de la réappropriation d'un savoir et d'un récit. Elle éclaire l'idée qui se cristallisera dans

le mot, le rôle qu’y jouent la surprise, le flair, le dialogue, mais aussi les rapports de force ou de complicité entre savoir et pouvoir. L’étude de textes aussi divers que ceux de Voltaire, Balzac, Freud, Poincaré ou Fleming invite ensuite à méditer sur la complexité et la finesse de l’esprit humain et de l’art d’en rendre compte par les mots. L’analyse des usages artistiques ou scientifiques modernes du terme, autour de l’idée d’interactivité ou des pratiques numériques sur Internet, permet de mieux comprendre des éléments majeurs de notre culture contemporaine. Ce faisant, cette enquête rappelle la pratique empirique de l’*Inquiry* du temps de Walpole et Voltaire : dans un style particulièrement élégant, il s’agit d’une recherche philosophique qui passe par l’écriture narrative, compose une intrigue étonnante, déploie et amplifie à chacun de ses tours et détours des réflexions toujours plus profondes.

Un mot symptôme

L’un des principaux apports de cet ouvrage consiste à interpréter l’apparition et le succès du mot et de l’idée, jusqu’à la focalisation finale sur le hasard, comme un symptôme culturel et politique. Le phénomène concerne notre civilisation moderne dans son entier, à travers la manière dont elle pense les rapports entre la conscience, l’art, le savoir et la politique. De l’émergence du mot au milieu du XVIII^e siècle à son succès médiatique venu des sciences de la nature après la Seconde Guerre mondiale, puis des sciences humaines au tournant du XXI^e siècle, il s’agit d’une réaction à un long processus de rationalisation et de desubjectivation du savoir. C’est, au temps des Lumières, l’État qui ne s’appuie plus sur la Foi des prêtres mais sur la Raison des savants, mutation culturelle qui se cristallise vers 1750, et correspond aussi au choix philosophico-scientifique du déterminisme, menaçant l’idée de libre arbitre. Au cœur de cette profonde transformation, Walpole aspire à la liberté du romantisme avant la lettre, et Voltaire réagit en rationaliste qui

n'ignore toutefois pas les dangers d'un despotisme de la raison politique.

Sylvie Catellin souligne comment ce processus de longue durée conjugue ses effets, à partir du XIX^e siècle, avec la dissociation des sciences et de la littérature, la séparation du savoir sur la nature et du savoir sur l'homme et sa conscience. Lorsque la Science semble avoir terrassé la Religion, et croit pouvoir imposer une nouvelle forme de dogmatisme, les temps sont mûrs pour une réaction, en forme de redécouverte de ce qui échappe aux certitudes de la conscience, chez Balzac ou chez Poe, puis chez Peirce ou chez Freud. L'enquête invite à penser que l'invention de l'inconscient freudien est un contrecoup de l'invention cartésienne de la conscience et relève d'un vaste mouvement romantique, et que la psychanalyse n'est peut-être pas tant une théorie de l'inconscient que du processus de prise de conscience, essentiel dans la sérendipité. Au XX^e siècle, le succès du mot manifeste une résistance à la séparation de la littérature et des sciences, et à une politique d'asservissement des sciences à la rentabilité économique ou à la programmation politique. Après avoir affecté les sciences de la nature, la pression technoscientiste et économique touche désormais aussi les sciences de l'homme, d'où leur revendication commune d'une liberté, qui démultiplie le succès du mot « sérendipité » durant la dernière décennie. Le hasard, qui n'a rien à voir avec la sérendipité, sinon comme rencontre à l'origine de la surprise et de la recherche des causes, sert à affirmer la nécessité d'une libre recherche. Sylvie Catellin fait donc comprendre que le mot « hasard » est ici un « mot-écran », et libère ainsi le terme pour l'ériger en concept.

L'antonyme de cartésien

L'étymologie de « sérendipité » est encore ce qui permet de la définir au mieux : c'est la qualité des princes de Serendip, ou leur art de prêter attention à ce qui surprend et d'en imaginer une interprétation pertinente.

Le processus psychique de la sérendipité est en lui-même passionnant à interpréter. Sylvie Catellin cite des passages incroyablement subtils du romancier Collins ou du mathématicien Poincaré. La diversité des exemples donnés invite les lecteurs à s'interroger sans cesse. Quelle est la motivation psychique ou sociale de la sérendipité ? Les trois composantes du phénomène mental (la surprise, l'interprétation, la vérification) sont-elles simultanées ou successives ? Et accompagnées ou non d'une conscience réflexive ? L'intensité de la sérendipité rend-elle compte de ce que l'on appelle « intuition », « révélation », voire « illumination » ? Si toute découverte est sérendipienne, par quels critères distinguer une sérendipité modeste de celle qui instaure une profonde « révolution scientifique » ?

Pour découvrir, la sérendipité est la seule méthode qui soit, si l'on entend par là une démarche résolument antidogmatique. Mais d'autres préféreront se rappeler l'appel de Paul Feyerabend, *Contre la méthode* (Seuil, 1979, dans cette même collection). La sérendipité serait alors l'anti-méthode même. Le succès du mot « sérendipité » résulte d'une réaction à la révolution philosophique du rationalisme, désormais incarné par Descartes. Quand bien même « cartésien » a pu désigner mille choses contradictoires (voir François Azouvi, *Descartes et la France*, Fayard, 2002), il a désormais un antonyme : « sérendipien ». Descartes a joué son rôle, en imposant le mécanisme ou en rejetant les Autorités, mais sa conception de la découverte s'oppose en profondeur à la sérendipité. C'est l'innéisme, le fondement divin du monde et des idées, la focalisation sur la clarté des idées et la déduction à partir de principes simples. Les Lumières, marquées par l'empirisme anglais, lui rendent hommage et l'écartent aussitôt. Ainsi d'Alembert dans l'article « Cartésianisme » de l'*Encyclopédie* : « Il faut, dit M. de Fontenelle, admirer toujours Descartes, & le suivre quelquefois. » Quant à Diderot, le philosophe sérendipien par excellence, il sait les forces du rêve et de la fiction dans l'invention scientifique, et l'importance de la prise de conscience par le dialogue ou l'écriture dans la découverte. La sérendipité n'a rien à voir avec l'irrationalisme. Elle est la démarche prônée par l'écrivain-philosophe

et directeur de l'*Encyclopédie*. Elle est celle de toute personne qui fait une véritable découverte, même quand elle croit ou prétend procéder autrement, et reprend tel ou tel discours de la méthode en occultant ses surprises et ses tâtonnements, ou les subtils mouvements de l'esprit qui l'animent, entre intuition et rigueur logique, imagination et raison, non-conscience et hyper-réflexivité.

Réhumaniser les sciences et susciter la sérendipité

Si le succès actuel du mot « sérendipité » est le symptôme d'une sorte d'insurrection contre la sclérose de la recherche scientifique actuelle, c'est donc aussi un concept qui peut la revivifier. On verra que ce récit met progressivement en place un triptyque conceptuel qui pourrait devenir la devise d'une future République des Lettres, des Arts et des Sciences : sérendipité/indisciplinarité/réflexivité. Ce livre contient des exemples fulgurants de sérendipité par liberté indisciplinaire ou par prise de conscience réflexive. Il fait sentir à quel point la science privée de cette conscience et de ces qualités prétendument réservées aux lettres ou aux arts est une science qui s'aveugle et qui nous aveugle.

L'ensemble de l'ouvrage défend une conception humaniste et encyclopédiste des sciences, et s'oppose à la dissociation des humanités et des sciences sociales, naturelles ou mathématiques. Toutes les analyses de cas concourent à souligner l'humanité du savoir. Cela conforte l'idée que les sciences sont toutes, à leur manière, des « sciences de l'homme », toutes non pas objectives, mais intersubjectives et interprétatives, et toutes historiques, éléments d'une histoire et enquêtes sur des processus temporels. Sylvie Catellin en appelle à une hybridation des sciences et des humanités ou à une (ré)unification. Cela ne signifie pas une dissolution dans un vaste magma, ou une interdisciplinarité sans limite aux effets pervers parfois catastrophiques, mais un refus de la déshumanisation des sciences.

Enfin, parallèlement au thème de la conscience, cette enquête tire

SÉRENDIPITÉ

un autre fil majeur, sur les liens entre recherche des causes et quête des origines. Sylvie Catellin aura aussi mené un récit sérendipien, non sans un écho amusé à la littérature policière. L'interrogation sur la filiation est manifeste dans les contes, récurrente chez Walpole ou dans divers modèles de l'enquête, à commencer par la démarche œdipienne. On a pu écrire qu'à l'origine du roman était le roman des origines (Marthe Robert, *Roman des origines et origines du roman*, Grasset, 1972). Si la recherche des causes découle d'une quête généalogique, alors la science des origines est à l'origine de la science. Ainsi, ce livre est une réflexion sur la *libido sciendi*, et une défense et illustration de la recherche comme implication subjective, qui sert aux autres par cela même qu'elle est personnelle. Et Sylvie Catellin répond finalement au paradoxe d'une « méthode » qui rejette toute recette préétablie : c'est le récit d'enquête qui est la meilleure démarche pour transmettre l'art de la sérendipité. De l'école primaire aux écoles doctorales, comme d'ailleurs à l'école de la vie, il n'y a pas d'autres voies, pour susciter la sérendipité, que de raconter comment on cherche et on trouve. Deux siècles et demi après la création du néologisme, et deux millénaires après les premiers contes connus sur l'interprétation de traces de chameau, ce récit emprunte la même démarche sérendipienne : enseigner l'art de la découverte en le racontant.

Laurent Loty

Chercheur au CNRS (CELLF 17^e-18^e,
CNRS et Université Paris-Sorbonne Paris IV)

Table

PRÉFACE. Un mot qui libère	7
INTRODUCTION. Sur les traces de la sérendipité...	15
CHAPITRE 1	
À l'origine du mot sérendipité: un motif fictionnel millénaire	21
Voyages et aventures du conte de Serendip	27
Les trois frères qui savent décrire un animal qu'ils n'ont jamais vu	32
La transmission du motif fictionnel et ses variantes	37
La modification du schéma narratif dans les adaptations françaises	42
De Serendip à sérendipité: le rôle de l'imagination dans la découverte.	53
CHAPITRE 2	
Interpréter les indices: science, littérature et réflexivité	63
La méthode de Zadig	67
Le concept d'abduction	73
Le paradigme médical et policier	77
La perspective indiciare.	83
La mise en abyme de l'enquête	94

Abduction et inconscient	99
Sérendipité et réflexivité	106
CHAPITRE 3	
Le rôle du hasard dans la découverte scientifique: un débat qui en cache un autre.	121
Walter B. Cannon: « passeur » du mot dans les milieux scientifiques.	124
Robert K. Merton: le principe de sérendipité.	128
La sérendipité à la une du <i>New York Times</i> (4 juillet 1949)	134
Le débat science libre/science dirigée	138
La découverte scientifique implique toujours la sérendipité	145
Hasard et inconscient	152
CHAPITRE 4	
Programmer l'inattendu: cybernétique et sérendipité	167
La réception nuancée du mot sérendipité en France (1952-1987)	169
La fonction homéostatique de la sérendipité	178
De la sérendipité cybernétique à l'interactivité	184
La résurgence du mot sérendipité avec le web au tournant du XXI ^e siècle	195
CONCLUSION. Du symptôme au concept: pour une politique créative de la recherche.	203
<i>Notes</i>	213
<i>Bibliographie</i>	233
<i>Index des noms</i>	259
<i>Remerciements</i>	267

Sérendipité

SYLVIE CATELLIN

Sylvie Catellin est maître de conférences en sciences de l'information et de la communication à l'université de Versailles St-Quentin-en-Yvelines.

Elle étudie les rapports entre sciences et culture dans la création, la médiation et la diffusion des savoirs. Elle a dirigé récemment « L'Imaginaire dans la découverte », *Alliage*, n° 70, 2012.

Quand Walpole invente le mot « sérendipité » en 1754, il évoque la faculté de découvrir, « par hasard et sagacité », ce que l'on ne cherchait pas. Aujourd'hui, le terme connaît une vogue croissante au sens de « découverte par hasard ». Mais si cette focalisation permet d'affirmer la dimension imprévisible et non programmable de la recherche, l'occultation de la sagacité empêche de saisir ce que « sérendipité » désigne véritablement, et qui est au cœur de toute découverte.

Pour comprendre le sens profond du terme, il faut remonter aux contes orientaux qui ont inspiré Walpole et Voltaire (pour la « méthode de Zadig »), et lire les romanciers et les savants qui se sont passionnés pour cette idée. Parmi eux, Balzac et Poe, Freud et Poincaré, Cannon et Wiener. Tous ont cherché à saisir le fonctionnement de l'esprit humain quand il est attentif à ce qui le surprend et en propose une interprétation pertinente, par l'association d'idées, l'imagination, la réflexivité.

L'étonnante histoire du mot révèle de profonds changements dans la conception des processus de création, et dans les rapports entre sciences, littérature et politique. Au terme de l'enquête, ce mot venu d'un conte ancestral acquiert la puissance d'un concept, porteur d'enjeux épistémologiques, politiques et humanistes.

PRÉFACE DE LAURENT LOTY



www.seuil.com

Couverture : DA Seuil
ISBN 978.2.02.113682.1 / Imprimé en France 01.14

21 €

SCIENCE
OUVERTE

Seuil



SYLVIE CATELLIN
Sérendipité
Du conte au concept